

Widows

Le deuil d'un monde meilleur

Jules Couturier

Number 317, January 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90126ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Couturier, J. (2019). Review of [Widows : le deuil d'un monde meilleur]. *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 41–41.

Widows

Le deuil d'un monde meilleur

JULES COUTURIER

Widows commence puissamment avec un montage en parallèle alternant la routine tranquille de quatre couples, certains joyeux, d'autres moins, et la frénésie d'une scène d'action musclée, immersive et prenante à souhait. La caméra se trouve alors à l'arrière d'une camionnette de braqueurs, portes ouvertes, poursuivie par des policiers.

C'est un exemple d'une impressionnante mise en scène qui ouvre le bal du nouvel opus de Steve McQueen. Et de bonnes idées de réalisation, il y en a à profusion dans ce film comme dans toute la filmographie du cinéaste anglais. Cela dit, par le caractère tellement convenu et consensuel de sa trame narrative, ses retournements saugrenus et inutiles, son intrigue qui part dans tous les sens, ses complications superflues, son absence de suspense, l'inégal développement de personnages, sa faible profondeur psychologique et sa fin insatisfaisante, *Widows* ne retrouvera jamais la force de cette première séquence et encore moins celle des autres titres de McQueen, qui nous avait habitués à des films autrement plus forts et plus élégants.

Mais avec cette histoire de femmes endeuillées à la suite de la mort de leurs maris braqueurs, qui survient à la fin de la séquence initiale, et qui décident de terminer le travail de leurs époux, McQueen voulait faire plus que de simplement raconter une histoire de braquage. Avec *Widows*, le réalisateur avait de nobles ambitions: la réappropriation du cinéma populaire par des figures féminines, le *women empowerment* et la représentation de la mixité raciale qui existe aux États-Unis et qui n'apparaît pas assez sur les écrans de cinéma.

Malheureusement, *Widows* est tellement peu original, son message tellement peu subtil, ses personnages tellement froids, dénués d'humour ou d'humanité et leurs dialogues tellement didactiques que son effort d'émancipation ou d'*empowerment* féminin ou racial reste sans effet. L'accueil favorable qu'il reçoit s'inscrit dans un mouvement quelque peu hypocrite observé récemment qui consiste à acclamer des œuvres pour leur représentation de minorités raciales et sexuelles, une intention certes importante et nécessaire, mais pas suffisante, plutôt que pour la qualité du produit final.

C'est dommage parce que McQueen – il nous l'a prouvé par le passé – est un cinéaste intelligent qui a toujours eu un commentaire social pertinent à

livrer. Et il en avait long à dire sur les graves maux qui affligent les États-Unis en 2018. *Widows* aborde en effet le racisme, la brutalité policière, le profilage racial, la place des Noirs dans la société, l'accès (trop) facile aux armes à feu, la corruption politique, le pouvoir énorme de l'argent, l'embourgeoisement, le sexisme, les écarts de richesse, etc.

Certaines de ces problématiques sont présentées de manière amusante, comme dans cette scène où la Polonaise, après avoir demandé à une bonne Américaine de lui acheter des revolvers dans un magasin, en ressort souriante, un gros hot-dog à la bouche, avec les armes à feu dans un sac en plastique sur lequel se trouve un bonhomme sourire. Mentionnons cette autre scène particulièrement efficace: après un discours dans un des quartiers les plus pauvres de Chicago, un riche politicien rentre dans sa luxueuse maison d'un quartier cosu. La caméra, fixée à l'avant de la voiture, n'arrête pas de tourner entre les deux destinations. La scène, qui dure environ une minute, montre à la fois la proximité et la disparité énorme entre les très pauvres et les très riches au cœur d'une même ville. Mais la plupart du temps, les observations de McQueen restent superficielles. Elles semblent être là de façon gratuite, voire irrespectueuse pour les gens vivant ou ayant vécu certaines des situations d'injustice représentées, comme dans cette séquence où le fils noir de la protagoniste est abattu par la police, une scène facile, dénuée de toute délicatesse.

Hollywood n'aura malheureusement pas bien servi un cinéaste qui, avec *Hunger, Shame* et l'oscarisé *12 Years a Slave*, avait jusque-là une feuille de route parfaite. ▲

VEUVES

—

Origine : Grande-Bretagne / États-Unis
Année : 2018

Durée : 2 h 09

Réal. : Steve McQueen

Scén. : Gillian Flynn, Steve McQueen, d'après la minisérie télé éponyme britannique écrite par Lynda La Plante (1983)

Images : Sean Bobbitt

Mont. : Joe Walker

Mus. : Hans Zimmer

Int. : Viola Davis (Veronica), Michelle Rodriguez (Linda), Elizabeth Debicki (Alice), Colin Farrell (Jack Mulligan), Liam Neeson (Harry Rawlings), Brian Tyree Henry (Jamal Manning), Daniel Kaluuya (Jatemme Manning), Robert Duvall (Tom Mulligan)

Prod(s). : Iain Canning, Steve McQueen, Emile Sherman

Dist. : 20th Century Fox

—

La réappropriation du cinéma populaire par des figures féminines

